REPONSE

POUR L'AUTEUR

DE LA TRADITION DES PROBLÊMES,

à la ſixiéme Lettre de M. P.

ET

A quelques endroits de ſes IV. & V. Lettres, au ſujet de l'Ecrit intitulé : *Vains Efforts.*

---

§. I.

Obſervations Préliminaires.

MOnſieur P. *n'eſpérant plus convaincre les eſprits par la raiſon, entreprend* maintenant *de les accabler par l'autorité.* C'eſt ainſi qu'il s'exprime. Sa VI. Lettre en effet eſt un recueil d'autorités, & de textes, qu'il prétend lui être favorables. N'eût-il pas été plus à propos de commencer par-là, & de ne pas differer plus long-tems à diſcuter la Tradition? Les matiéres de religion doivent toûjours ſe décider par l'autorité, plûtôt que par la raiſon. Dans l'examen que je vais faire des paſſages que M. P. nous préſente, auſſi-bien que des réfléxions qu'il y mêle contre MM. les Conſultans, & contre l'auteur des Problêmes, j'eſpere montrer que l'autorité ne le ſervira pas mieux, que l'a ſervi juſqu'ici la raiſon; & que la cauſe, tant de la Conſultation, que de la Tradition des Problêmes, *n'y perd rien*, & demeure toûjours triomphante. P. 107.

Je commence par deux obſervations, qui ſuffiroient toutes ſeules pour le démontrer, & après leſquelles je pourrois me diſpenſer de la diſcuſſion de toute la prétendue Tradition de M. P. & épargner au Lecteur l'ennui qui eſt inévitable dans ces examens critiques de textes & d'autorités.

PREMIÉRE OBSERVATION. On ſera étonné à la ſeule inſpection des noms qui compoſent le Catalogue, ou la chaîne de la Tradition de M. P. On ſe demandera comment il a eu la confiance de mettre en parallele avec tous les Peres de la plus haute antiquité qui ſe trouvent dans la Tradition des Problêmes, des Ecrivains auſſi obſcurs que la plûpart de ceux dont il a chargé ſon recueil. A peine les uns ſont-ils connus

Digitized by Google

de nom : Barthelemy de Saluſſe, Louis Dupont, Benoît Haëſten, Colomban Uranex, Cépurius, Joannes Chemenſis, Ubertin, Thyræus, Raymond de Capoue, Lincinius, Franciſcus de Mendoza, Carolus Maria, &c. Les autres ſont tous des Théologiens Scholaſtiques, ſi on en excepte deux ou trois Peres, dont les paſſages ne prouvent rien, & qui apparemment n'occupent ici la place que pour faire nombre; des Scholaſtiques, dis-je, des bas ſiécles, dont l'autorité n'eſt pas aſſurément prépondérante à celle des Firmiliens, des Lactances, des Euſebes, des Baſiles, des Cyrilles, des Athanaſes, des Epiphanes, des Jérômes, des Chriſoſtômes, des Auguſtins, des Grégoires; ſuivis d'ailleurs de ce qu'il y a de meilleur parmi les Théologiens de l'Ecole, tels que S. Thomas, le Cardinal d'Ailly, l'illuſtre Gerſon, Sylvius, Toſtat, Cajetan, Eſtius, le ſçavant Cardinal Bona. Encore que diſent-ils dans le fond, ces Scholaſtiques, dont M. P. cherche à appuier & à décorer ſa cauſe? Rien moins que ce qu'il leur fait dire, comme on s'en convaincra par la diſcuſſion que nous en allons faire; & ceux-là même qui lui paroîtroient favorables, s'expriment d'une maniére ſi équivoque, ſi obſcure, ſi embrouillée, que, tout examiné, ils ſont autant pour nous que pour lui. Qu'on liſe au contraire les paſſages des Peres recueillis dans les Problémes, on verra avec quelle netteté & quelle préciſion ils établiſſent les deux Théſes des Docteurs Conſultans, que M. P. attaque ici; la premiere, que jamais il ne peut ſe trouver aucun mélange de faux dans un homme que Dieu inſpire actuellement pour parler par ſon eſprit: La ſeconde, qu'une perſonne inſpirée de Dieu pour parler aux hommes, ne le fait jamais dans un état d'aliénation, qui le rende à l'extérieur ſemblable à un inſenſé.

Je répondrai donc par avance à M. P. 1.° Que la plus grande partie des paſſages de ce recueil ne nous incommode nullement, & que pluſieurs des Auteurs qu'il cite, penſent comme nous, & nous comme eux, pourvû qu'on ne les prenne pas à contre-ſens, & ſur-tout qu'on ne les altére point en les traduiſant, comme cela eſt arrivé ici à quelques-uns, tels que Guillaume d'Auvergne Evêque de Paris, Martin Delrio, &c. 2.° Que nous ne refuſons pas d'eſtimer dans tous les Auteurs ce qu'ils ont d'eſtimable; mais que nous ne croions pas faire injure à quelques-uns d'entr'eux, ſi nous les abandonnons ſur certains points, pour ſuivre des Auteurs de nom, qui aſſurément les valent bien. On ne pourra donc pas trouver mauvais, par exemple, ſi je préfére à un Lincinius, à un Carolus Maria, à un Barthelemy de Saluſſe, à Papebroch même, & au P. Amelotte, des hommes tels que S. Baſile, S. Epiphane, S. Chriſoſtôme, & tous ces noms illuſtres qui compoſent le Catalogue qui eſt à la fin des Problémes, en y joignant le morceau qui eſt à la page 53. 54. 55. de la V. Section de la Réponſe ſuccinte, & celui qui ſe trouve dans le *Syſtéme des Diſcernans*. Pour ce qui eſt des Théologiens des derniers ſiécles, je penſe que les Gerſons, les Bona, les Fleury l'emportent ſans conteſtation ſur un petit nombre de Scholaſtiques & de Sommiſtes, dont le nom eſt à peine connu, & dont le judicieux Abbé Fleury auroit ſouhaité que

Digitized by Google

les écrits fuſſent demeurés manuſcrits dans la pouſſiére des Bibliothéques.

II. Observation. M. P. ſçait auſſi-bien que moi, que pour établir ſur la Tradition une vérité Théologique, un Dogme même, il n'eſt pas néceſſaire que l'accord ſoit unanime entre tous les Auteurs qui ont écrit pendant le cours de dix-ſept ſiécles, ſans en excepter aucun : L'erreur de quelques-uns ne préjudicie point au concert de tout le corps. On les laiſſe pour ce qu'ils ſont; & l'on s'attache à la chaîne de la Tradition, bien aſſuré d'y trouver la vérité. Ainſi on tient pour la validité du Baptême des Hérétiques, quoique S. Cyprien, S. Firmilien, & pluſieurs autres l'ayent combattue. On traite d'erreur le Millénariſme, quoique pluſieurs anciens Peres l'ayent ſoûtenu. Un François regarde les maximes de ſon Egliſe comme certaines, nonobſtant le grand nombre des Auteurs Ultramontains qui les rejettent. Les épreuves par l'eau & par le feu, ſont aujourd'hui réprouvées dans toute l'Egliſe, comme ſuperſtitieuſes, malgré le nom & l'autorité de quelques grands Eſprits, qui dans un certain âge de l'Egliſe les ont crues licites & religieuſes. On n'héſite point à regarder comme des erreurs groſſiéres, & proſcrites dans tout le monde chrétien, la doctrine ſcandaleuſe de la Probabilité, les relâchemens ſur les prêts uſuraires, les écarts du Quiétiſme, quoique toutes ces erreurs ayent eu de nos jours des deffenſeurs, & même en aſſez bon nombre. A combien plus forte raiſon Meſſieurs les Conſultans ſeront-ils en droit de s'autoriſer de la Tradition conſtante des Peres & des Théologiens, quand bien même il manqueroit à cette Tradition quelques Scholaſtiques du dernier âge?

Le Lecteur peut entrer maintenant dans l'examen que nous le prions de faire avec nous de toutes les autorités alléguées dans la VI. Lettre de M. P. Il ſe convaincra par lui-même, ſans grand travail, de l'abſolue inutilité de celui de notre Ecrivain Convulſioniſte. Toute la peine qu'on aura, ce ſera d'avoir en main la VI. Lettre de M. P. en même-tems qu'on ſuivra les différens articles de cette réfutation, du moins à quelques endroits qu'on ne pourra peut-être pas bien entendre ſans ce ſecours. J'aurois bien ſouhaité épargner cette peine au Lecteur, mais je ne le pourrois faire qu'en copiant preſque toute la Lettre de M. P. ce qui auroit rendu mon écrit exceſſivement long. Ceux qui voudront approfondir la controverſe, ſe donneront la patience d'étudier tout à la fois la difficulté de l'Ecrivain Convulſioniſte dans ſon écrit, & les ſolutions de l'Ecrivain Anti-convulſioniſte dans ſa réponſe. C'eſt pour cela que j'ai ſuivi pied à pied la VI. Lettre, ſans en renverſer l'ordre, comme j'aurois pû le faire, pour éviter des redites. Ceux au contraire qui ne ſont ni en état, ni dans le goût d'entreprendre une telle étude en entier, ſeront toujours à portée d'éclaircir ſans peine certains paſſages plus frappans; & ils auront ſous la main l'ouvrage tout fait, pour le conſulter quand il leur plaira, & dans les endroits qui les embarraſſeront.

Digitized by Google

§. II.

Discussion & Réfutation de la prétendue Tradition de M. P. sur le mélange du faux.

L'Auteur de la Tradition des Problêmes avoit entrepris de prouver, qu'il ne peut y avoir aucun mélange de faux dans les discours d'une personne inspirée de Dieu, & élevée extérieurement au-dessus de l'état naturel dans l'ordre des prodiges, pendant tout le tems que dure la motion & l'inspiration divine pour parler. C'est ce qu'on appelle le tems de l'énonciation prophétique, de quoi il doit être précisément question dans la controverse du Convulsionisme.

Il ne m'en faut pas davantage que ce simple exposé, pour rendre caduques toutes les autorités qu'allégue M. P. Je n'ai qu'à lui montrer que dans ces textes, ou bien il ne s'agit pas du tems de l'énonciation prophétique, ou il ne s'agit pas même d'aucun état surnaturel, ou enfin il n'est point parlé du tout de mélange. Nous allons nous en convaincre par le détail que nous ferons de toutes ces autorités l'une après l'autre.

Pag. 109. Bible de Sacy, & Theodoret. Ces deux Auteurs parlent du vieux Prophète de Béthel, qui a trompé par un mensonge un autre Prophète, lorsqu'il n'étoit pas dans l'état de Prophète; & qui lui a dit vrai ensuite, étant alors inspiré. Ici le mensonge n'est pas mêlé avec l'inspiration, sous la continuité d'une même motion surnaturelle. Ainsi ce n'est pas de quoi il s'agit.

Ibid. Pierre Damien. Il ne dit pas autre chose: Car quoiqu'il avance que le S. Esprit fit énoncer au vieux Prophète de Béthel une vérité, dans le tems même qu'il s'étudioit à tromper son confrere par un mensonge, *in ipso captiosa deceptionis articulo:* il est visible, puisque l'Ecriture distingue deux tems, celui du mensonge hors de l'inspiration, & celui de la prophétie sous l'inspiration, que Pierre Damien ne prétend point anéantir cette distinction, & que son expression *in ipso articulo*, marque simplement que ces deux tems se sont suivis de près.

Pag. 10. S. Isidore de Seville. Quand ce Saint auroit admis des visions divines mêlées, dont une partie vient de notre propre esprit, & l'autre de la révélation, cela ne feroit rien à notre sujet, parce qu'il ne dit point que ce soit des visions mêlées de faux. Mais je vais plus loin. S. Isidore est mal entendu par M. P. Il parle des visions que nous recevons de Dieu surnaturellement, après nous être occupés naturellement à penser à quelque chose. Ainsi il n'y a point ici de mélange de pensées de l'homme avec la révélation, dans le tems même de la révélation. Qu'on consulte cet Auteur: on verra que c'est-là le sens de ses paroles. Je ne puis dissimuler une petite infidélité qui se rencontre dans cette citation. Le texte de S. Isidore ne porte pas des visions mêlées, *visiones permixtæ*; mais des visions qui arrivent d'une maniére mêlée ou mêlangée, *permixtè accidunt:* ce qui ne signifie que ce que j'ai indiqué dans l'explication.

Digitized by Google

Ibid. SEDULIUS SCOTUS. Il ne parle, ni de près, ni de loin, du mélange de faux. Comme on ne nous a point indiqué l'endroit de la Gloſe ordinaire d'où eſt tiré ce paſſage, il ne m'a pas été poſſible de le vérifier, ni d'examiner par moi-même ce que veut prouver cet Auteur, en liſant ce qui précéde & ce qui ſuit. Si M. P. s'eſt propoſé d'appuier ſur ſon témoignage ſa diſtinction de différens ordres de Prophétes, nous ne chicanerons point avec lui, pourvû qu'il nous permette de croire, que dans aucune eſpéce d'hommes inſpirés, le faux ne peut pas ſe trouver mêlé avec le vrai.

Ibid. HUGUES DE S. VICTOR. Le Théologien dit que les Philoſophes Païens ont connu Dieu en partie par la raiſon humaine, & en partie par la révélation. Mais n'eſt-il pas viſible que ce n'eſt pas là cette eſpéce de révélation proprement dite dont nous parlons; que ce n'eſt qu'une direction ſécrette de la Providence, qui laiſſoit ces hommes dans leur état naturel, & qui n'étoit rien moins que l'inſpiration dans l'ordre des prodiges? Il ſeroit vraiment curieux de trouver dans ces Philoſophes Païens une troupe d'hommes inſpirés dans le ſens que nous l'entendons.

Pag. 111. GUILLAUME EVESQUE DE PARIS. Il n'eſt pas facile de bien démêler la doctrine de cet Auteur dans l'endroit cité. Il paroît cependant que ces viſions ſublimes, ces illuſtrations & irradiations, qui ſe rencontrent, ſelon Guilleaume de Paris, dans les gens mélancoliques, leſquelles ſont interrompues par des retours de folie, ne doivent point être entenduës des inſpirations ſurnaturelles, divines, & miraculeuſes. Ce ſont ſeulement de certaines perceptions plus claires des choſes élevées, qu'il attribue à l'ame naturellement dans certains états. On ſçait que ſuivant le ſyſtême des anciens Philoſophes, dont on trouve des veſtiges dans S. Auguſtin, on a penſé autrefois que l'ame prête à ſortir du corps, (*a*) *in vicinitate mortis*, voioit des choſes admirables, même dans l'avenir, *divinationes*; Et Guilleaume de Paris (*b*) rapporte, que, ſelon Ariſtote, les tempéramens mélancoliques ſont plus propres à ces irradiations de la raiſon, *irradiationibus magis idoneos*.

(*a*) *Guill. Pariſ. de Immort. Anima*, *p.* 317.

Il eſt vrai que ce Théologien Scholaſtique parle auſſi en même-tems de révélations véritablement ſurnaturelles; mais pour celles dont il s'agit dans l'endroit cité par M. P. elles ne peuvent être telles, puiſqu'elles ſont comme un appanage de certains états purement naturels, tels que celui d'une mort prochaine, ou celui de la mélancolie: auſſi les appelle t'il des viſions philoſophiques, *philoſophari, viſiones admirabiles videre.* Laiſſons les conjectures: notre Auteur nous décidera lui-même. Car dans les paroles produites par M. P. il tranche le mot, & dit que cela ſe fait NATURELLEMENT, quoique d'une maniére qui reſſemble à celle des Prophétes, *ad inſtar Prophetarum, de rebus divinalibus* NATURALITER *loqui incipiunt.* A la vérité M. P. a paſſé dans la traduction françoiſe le mot NATURALITER. Qu'il me permette de lui demander pourquoi il a fait cette omiſſion, s'il la pardonneroit à tout autre que lui qui l'auroit commiſe, & s'il ne crieroit pas bien haut à la falſification. Je lui deman-

(*b*) *De Univerſ. part.* 2. *&* 3. *part. c.* 20. *p.* 993.

Digitized by Google

derai de même pourquoi il traduit *de rebus divinalibus*, des choſes *qui appartiennent à la prophetie*, & qu'il ne traduit pas ſimplement, des choſes *qui regardent la Divinité*. Les choſes de Dieu, ſes attributs, ſes myſtéres mêmes, ne ſont pas toujours des choſes qui appartiennent à la prophétie & à l'inſpiration prophétique dont nous parlons ici. N'eſt-ce pas encore là une petite falſification?

Pag. 112. *&* 113. S. ANTONIN. M. P. prétend montrer par cet Auteur, qu'*il n'eſt pas vrai qu'on ne doive faire aucun cas des révélations de perſonnes qu'on pourra convaincre de s'être trompées dans quelques-unes*, comme le ſoûtiennent, à ce qu'il dit, les Conſultans. Mais il ne prend pas bien leur penſée: ainſi S. Antonin eſt ici emploïé inutilement. Ces Meſſieurs entendent leur principe uniquement d'une perſonne qui aura dit faux dans un état actuellement ſurnaturel, & ſous la motion actuelle d'un eſprit étranger: mais non pas d'une perſonne, qui étant dans ſon état naturel & ordinaire à l'extérieur, aura raconté des viſions qu'elle aura crû avoir reçues de Dieu. Un vrai Prophéte peut ſe tromper, parlant & agiſſant comme un homme ordinaire; mais il n'eſt pas poſſible qu'il ſe trompe dans le tems qu'il eſt élevé ſurnaturellement à l'énonciation prophétique: Ce ſeroit là le cas du mélange; mais il n'en eſt pas queſtion dans S. Antonin.

Pag. 113. *&* 114. PIC DE LA MIRANDOLE. Ce ſçavant Ecrivain ne ſoûtient préciſément que ce que je viens de dire, & il ne croit la mépriſe poſſible dans un vrai Prophéte, que lorſqu'il eſt dans ſon état naturel. La mépriſe alors, ſelon lui, peut arriver en deux ſens. 1.° Le Prophéte peut ſe tromper, en s'imaginant être inſpiré ſécrétement, lorſqu'il ne l'eſt pas. C'eſt ce que les Conſultans ne conteſtent point. Mais M. P. adopteroit-il volontiers les clauſes que met ici de la Mirande; ſçavoir, que toutes les fois que cela arrivera, ou le Prophéte ſe rétractera ſur le champ, ou du moins les aſſiſtans découvriront eux-mêmes que ce Prophéte n'eſt pas inſpiré? Eſt-ce ainſi qu'il en eſt des Convulſionnaires de nos jours? 2.° Le Prophéte peut tomber dans l'erreur, lorſque racontant humainement ce qui lui a été auparavant révélé ſurnaturellement, il y mêle quelque fauſſeté. Mais il eſt alors hors de l'inſpiration & de l'énonciation prophétique. Pic de la Mirande s'explique clairement dans l'endroit même; car il ne dit pas, comme M. P. lui fait dire, que le Prophéte *doit ſe tenir ſur ſes gardes, pour empêcher que l'erreur ne ſe méle dans les révélations* mêmes: mais il dit qu'il doit prendre garde que l'erreur ne vienne ſe mêler dans le récit & l'explication qu'il fera des choſes, après la révélation paſſée: ce qui eſt fort différent: *Falli poteris, ſi humanâ* POSTEA *ratione particularitis explicare præſumas; Igitur omnia cautè pronuntianda, ne lubricus ſubrepat error.* On voit qu'il n'eſt point ici queſtion du mélange de faux, ni dans la réception des révélations, ni dans une énonciation ſurnaturelle & prophétique de ces révélations; mais qu'on le croit poſſible ſeulement dans le récit humain, & non prophétique, que fait le Prophéte hors de l'inſpiration.

Pag. 114. HENRICUS DE HASSIA & SYBILLANUS. M. P. avoue

Digitized by Google

d'abord que ces deux Théologiens ſont d'auſſi mauvaiſe humeur que les Conſultans contre les révélations mêlangées. Ils ſont donc contre lui, & pour nous: mais il remarque, qu'au rapport de Pic de la Mirande, ils conviennent que ces révélations pourroient abſolument venir de Dieu, par une diſpoſition particuliére de ſa conduite. Reſte à ſçavoir en quel cas cela ſeroit poſſible, ſelon ces Auteurs; par exemple, ſi cela pourroit être dans le cas du mélange de faux, dans le tems même de l'inſpiration divine. Comme ces Auteurs ne s'expliquent pas, nous les laiſſerons en ſouffrance.

Pag. 115. BARTHELEMI DE SALUSSE. Ce ſera encore la même ſolution. Cet Ecrivain, que je n'ai pas pû vérifier, n'aïant pas ſon ouvrage, ne le connoiſſant pas même, dit ſimplement que *l'illuſion peut ſe méler avec l'inſpiration divine... que le diable méle ici bien des ſemences d'illuſion.* Reſte à ſçavoir ſi B. de Saluſſe parle d'un mélange d'illuſion dans le tems même de la révélation, & de l'inſpiration actuelle. Pour moi je ne me crois point obligé de l'entendre ainſi, & il m'eſt libre de l'entendre des ames, qui ont quelquefois de vraies révélations divines, & qui peuvent dans un autre tems, par une illuſion du démon, prendre pour révélation ce qui n'en eſt pas une. Car voici ce qu'ajoûte cet Auteur: *Lorſqu'une ame ſe plaît & ſe repoſe dans ces révélations, le diable les contrefait quelquefois, & par ce moyen il trompe peu à peu les ames.*

Ibid. LOUIS DUPONT. Il ne penſe point autre choſe, comme on le verra par la ſimple lecture. Il eſt d'ailleurs tout pour nous, puiſqu'il ne dit pas ſeulement que le Saint-Eſprit ne ſçauroit être l'auteur des fauſſetés qui ſe trouveroient mêlées avec la vérité, comme l'entend M. P. mais que le Saint-Eſprit eſt *ſans aucun mélange de fauſſeté.* C'eſt auſſi la réponſe à la chicane que M. P. fait ici touchant Gerſon, & qui a déja été réfutée ailleurs. *Rép. Sect. 2. ſect. p. 13. Et 6. ſect. p. 103.*

Pag. 116. LE P. ALEXANDRE. Lorſque cet habile Théologien dit des Sybilles, qu'elles ont été divinement inſpirées, il ne le dit qu'incidemment. Il ne prétend pas diſcuter ce point dans l'endroit qu'on cite, ni établir expreſſément l'affirmative. Il a toute autre choſe à prouver, & ne laiſſe échapper ce mot qu'en paſſant. D'ailleurs le mélange de vrai & de faux qu'il reconnoît dans les Sybilles, peut être appliqué aux Livres qui contiennent les prétendus Oracles des Sybilles. Or ces recueils n'ont point été digérés, ni couchés ſur le papier par inſpiration; & par conſéquent le mélange qui s'y trouvera, ne prouvera pas la poſſibilité du mélange dans l'inſpiration.

Pour ce que dit le P. Alexandre de Sainte Eliſabeth de Hongrie, il y faut donner la même ſolution qu'on a donnée ci-deſſus à S. Antonin.

Pag. 116. THEOPHILE RAINAUD, de même.

Pag. 117. BENOIST HAEFTEN, de même.

Ibid. COLUMBAN URANEX, de même.

Pag. 118. L'ABBE' DE LA TRAPPE, de même.

Ibid. SAINTE HILDEGARDE. M. P. prétend que dans celles de ſes révélations qu'on eſtime fauſſes, elle étoit cependant *dans un état réellement*

Digitized by Google

surnaturel à l'extérieur de l'ordre des prodiges. Qui le lui a dit? Ne pouvoit-il pas se faire qu'étant accoûtumée, si l'on veut bien le supposer ainsi, à éprouver des états vraiment surnaturels, elle crût quelquefois en éprouver qui n'étoient pas tels, mais qui auroient été l'effet d'*une imagination échauffée*, comme le dira tout à l'heure M. l'Abbé Fleury? Il est visible que ce qu'on rapporte des *douleurs* qu'elle ressentoit lors qu'elle vouloit *rejetter à l'impression, & qui sembloient la devoir conduire à la mort*, peut être expliqué par la force de l'imagination, sans recourir à un surnaturel miraculeux.

Quant à la différence que mettent Haeften & l'Abbé de la Trappe, entre les révélations des Prophétes Canoniques, & celles des simples particuliers inspirés, elle ne consiste point en ce que celles-ci peuvent être mêlées de vrai & de faux tout ensemble, les autres ne l'étant jamais : elle consiste seulement, en ce que l'on est pleinement assûré que celles des Prophétes Canoniques sont toutes vraies, & qu'il n'en est pas ainsi des particuliers, qui peuvent en avoir de vraies dans un tems, & de fausses dans un autre : auquel cas, il reste toûjours du doute sur celles là mêmes qui sont véritables, mais qu'on ne sçauroit jamais constater assez parfaitement, pour obliger tout le monde à y déférer.

Pag. 118. Papebroch. On ne prétend pas refuser à ce laborieux Ecrivain le mérite de la piété & de l'érudition, que lui adjuge M. Fleury : mais s'ensuit-il delà, qu'il n'aura pas pû se méprendre sur une question de Théologie? De quoi M. P. se plaint-il donc si amérement, parce qu'on n'adopte pas le sentiment de cet Auteur? Je le prie de lire avec attention les deux observations préliminaires par où j'ai commencé cet écrit.

Pag. 119. M. l'Abbé Fleury. Cet illustre Ecrivain, selon M. P. regarde la possibilité du mélange dans l'ordre surnaturel, comme une chose si certaine, que c'est le premier dénouement qui se présente à son esprit, quand il trouve du faux dans les révélations. Ce sont les paroles de M. P. mais il se trompe. Le premier dénouement qu'imagine M. Fleury, n'est pas le mélange du faux compatible avec les révélations divines; mais c'est que Sainte Elisabeth *a crû apprendre par révélation, ce que sa mémoire ou son imagination échauffée luy fourniſſoit* naturellement. M. Fleury ne dit donc pas qu'elle aura eu des révélations mêlées de vrai & de faux, mais quelquefois elle aura crû avoir des révélations, lorsqu'elle n'en avoit pas. Et c'est ce que nous croyons comme lui très-possible.

Pag. 120. M. Baillet. Lorsqu'il avance que l'*esprit d'erreur & de mensonge a pû ajouter quelque chose à ce qui est venu de Dieu dans Sainte Catherine* de Sienne, il ne veut dire autre chose, sinon, qu'il peut y avoir du mélange, ou dans la personne de Sainte Catherine de Sienne, en des tems différens, ou dans les écrits qui nous racontent ses visions, comme M. Fleury le pense au sujet de Sainte Elisabeth de Hongrie. Nous conviendrons volontiers de l'un & de l'autre.

Ibid. Lorinus. Cet Interpréte ne dit point que les Prophétes, dont il

il parle, tirent de fausses conséquences des révélations, dans le moment même qu'ils sont sous la motion actuelle de l'Esprit Saint; mais il déclare seulement avec Lyranus, qu'ils prédisent quelquefois des choses vraies par l'esprit de prophétie, & qu'ils se trompent par leur propre esprit, lorsqu'ensuite ils tirent de fausses conséquences. Le texte latin ne présente pas autre chose; mais alors ils ne sont plus sous l'inspiration, & la mépriſe ne leur arrive que dans leur état naturel.

M. P. remarque que Lorinus n'excepte que les Ecrivains des Livres Canoniques du mêlange de l'esprit propre de l'homme. Mais c'est gratuitement que M. P. l'avance; car Lorinus ne s'explique point sur les autres espéces d'inspirés, ni pour ni contre; ou s'il le fait, c'est d'une maniére qui ne doit pas contenter les Convulsionistes; car il ne suppose possible ce mêlange de l'esprit de l'homme dans le commun des vrais inspirés, qui ne sont pas les Auteurs Canoniques, qu'à cette condition, que sur le champ ils se rétracteront & corrigeront leur erreur. Quoi qu'il en soit de la solidité de cette prétention, je demande, comme je l'ai déja fait plus haut, si c'est là ce qui se voit dans les Convulsionnaires de nos jours?

Ibid. JOANNES CHEMENSIS, ou plûtôt Episcopus Chemensis. Même réponse qu'à tous ceux qui précédent. S'il suppose de l'erreur dans les personnes inspirées, c'est hors l'état d'inspiration. Il en est de même d'UBERTIN, que Chemensis cite en cet endroit. *Voy. les Refl. judic. p. 90.*

Au reste je connois assez cet Auteur, que j'ai lû en entier autrefois, pour rendre justice d'un côté à sa piété tendre & compatissante sur les maux de l'Eglise, & de l'autre pour avertir qu'on ne compte pas trop sur son discernement. Il paroit plein des rêveries des Millenaires: Il imagine trois avénemens de J. C. en personne, & place le second longtems avant la fin du monde: il n'hésite point à établir toute sa Théologie sur les révélations courantes d'un nombre de célébres dévotes de son siécle. Ainsi quand nous aurions cet Auteur contre nous, ce ne seroit pas un fort préjugé.

Pag. 121. THYRÆUS. Ce sera encore la même solution qu'à tous les autres: ou il ne parle pas du tout de l'inspiration actuelle, ou nous ne nous croïons pas obligés de souscrire à son sentiment, qui est en contradition avec celui des saints Peres.

En finissant la liste des Auteurs qui forment la Tradition de M. P. sur la possibilité du mêlange, je dois, avant que de passer outre, faire quelques excuses au Lecteur de l'ennui que lui aura causé immanquablement une discussion de textes aussi séche, & de celui que la suite ne peut manquer de lui causer pareillement. Mais, si j'ai besoin de pardon, M. P. & celui qui qui lui fournit ses recueils, en ont beaucoup plus besoin que moi; celui-ci pour son peu d'exactitude & de fidélité, soit dans les textes, soit dans les traductions: celui-là, pour le peu de choix qu'il montre dans les autorités dont il amuse inutilement le public, & dont les unes ne disent rien du tout, & les autres n'ont qu'une application fausse à notre sujet.

Digitized by Google

§. III.

Réfutation de la Tradition de M. P. sur la compatibilité de l'aliénation avec l'énonciation prophétique.

Les défenseurs des Convulsions pensent que l'énonciation prophétique peut se faire dans l'aliénation. Les Docteurs Consultans le nient. J'observerai que ceux-ci entendent par l'aliénation celle qui fait le sujet de la dispute & l'objet de la Consultation : c'est celle qui ôte à l'homme l'empire sur ses sens & la liberté de leur usage ; de telle sorte cependant qu'il parle sans vouloir parler, sans même sçavoir qu'il parle, qu'il fait des mouvemens extraordinaires, qu'il lui arrive, ou qu'il peut lui arriver des agitations violentes, des contorsions, des culbuttes indécentes, &c. dont il n'est pas le maître, & qu'il ne peut pas arrêter. C'est là ce qui se voit dans les Convulsions du tems, & c'est ce que les uns ne croïent pas incompatible avec l'inspiration d'une personne qui parle sous la motion actuelle de l'Esprit Saint, & ce que les autres croïent incompatible. Nous allons voir si les passages du recueil de M. P. sur ce second article ne sont pas cités en pure perte, autant que ceux qui viennent d'être discutés sur le premier.

Pag. 122. 123. 124. 125. DELRIO. On ne peut pas être plus malheureux en commençant, que l'est M. P. Le premier Auteur qui méne la bande, ne lui est favorable en rien.

1°. Delrio parle de l'extâse, il est vrai, mais nullement de l'énonciation prophétique ; car ce qu'il appelle *la parole jointe à l'extâse*, ce n'est pas celle du Prophéte qu'on supposeroit parlant, mais c'est celle de Dieu qui parle à l'homme dans l'extâse : ce qui est fort différent. Personne ne conteste que Dieu ne puisse faire entendre sa parole à un homme qui est dans cet état, & c'est tout ce que dit l'Auteur. Mais que l'homme dans l'extâse adresse sa parole aux hommes, c'est ce qui fait le point de la dispute présente, & sur quoi ce Théologien ne s'explique point. Ce qui a trompé M. P. c'est qu'il a été frappé de ces mots, *la parole jointe à l'extâse*, & ne s'est pas donné la peine d'en chercher le sens. Peut-on voir une mépriſe aussi grossiére ? Car je veux bien ne le point accuser-ici de fraude, ni de mauvaise foi.

Je sçais que ce même Auteur dit plus bas que Dieu forme quelquefois des paroles dans la bouche du Prophéte ; mais en cet endroit il ne suppose plus le Prophéte en extâse : Et quand il trouve bon qu'on dise que S. Jean a écrit son Evangile dans une extâse, il entend qu'après avoir reçu les révélations dans l'extâse, il les a ensuite écrites : *quæ in extasi viderat, post modum in scriptum redegit.* C'est donc ici une seconde mépriſe.

L. 4. c. 1. quæst. 2. sect. 2.

2.° Il ne reconnoît pour extâse divine, que celle où il n'y a pas d'aliénation d'*un esprit troublé*, qui est de nature *à inspirer la fausseté plutôt que l'erreur*, qui n'empêche pas de *sçavoir ce qu'on dit* ; & il ajoûte que c'est la doctrine des Peres, à laquelle il faut se tenir : *Doctrina Patrum tenenda.*

Digitized by Google

Il ne voudroit donc point d'une énonciation prophétique qui ſeroit revêtue de ſymptômes d'un eſprit troublé, accompagnée de déportemens que n'inſpire pas la ſageſſe; *& dépouillée*, comme il s'explique lui-même ailleurs, *de tout ce qui peut faire impreſſion ſur des eſprits raiſonnables.* Ainſi, lorſqu'il eſt queſtion de s'expliquer ſur la femme du Cordonnier de Bruxelles, dont l'état, ſelon M. P. reſſembloit aſſez à celui des Convulſionnaires, Delrio déclare qu'il ſeroit plus porté à croire cette opération diabolique, que divine. *L. 3. c. 4. queſt. 6.*

Un mot qu'il ajoûte, donne occaſion à M. P. d'en dire un autre contre les Conſultans. Delrio dit que s'il déclare ſa penſée, c'eſt *ſans préjudice d'un meilleur avis. Eſt-ce ainſi*, dit-on, *qu'ont juge Meſſieurs les Conſultans*? Je répondrai, que ſi ces Meſſieurs n'ont point fait uſage d'une pareille réſerve, c'eſt qu'ils ont été perſuadés que ſi l'aliénation de cette Cordonniére avoit été auſſi accompagnée d'indécences, de traits ridicules & ſcandaleux que celle des Convulſionnaires de nos jours, Delrio n'eut point balancé à la réprouver ſans clauſe, ni modification.

J'aurai lieu plus bas, en diſcutant le paſſage de Lyranus, & celui de Toſtat, de montrer ce qu'il faut entendre par une eſpéce de contrainte pour parler, *coactio ad loquendum*, que Delrio, Lyranus, Toſtat, & quelqu'autres ſemblent admettre dans l'énonciation prophétique.

Pag. 125. Richard de S. Victor & Guillaume Evesque de Paris. Comme ils ne parlent en aucune façon de l'énonciation prophétique jointe à l'extâſe, ils occupent ici leur place inutilement. Ainſi nous les paſſons.

Ibid. Nicolas de Lyra, ou Lyranus. J'ai trois choſes à répliquer.

1°. Cet Auteur eſt entiérement à nous. Il établit nettement, de l'aveu de M. P. que l'énonciation de la prophétie eſt au pouvoir du Prophéte, qui peut ſe taire & parler, ſelon que la gloire de Dieu & l'utilité de l'Egliſe le demande.

2°. Si Lyranus ſuppoſe quelqu'exception rare à la regle commune, le Convulſioniſme n'y gagnera rien; puiſque le cas de la contrainte & du défaut de liberté, bien loin d'être rare dans les Convulſionnaires, a été tout commun.

3°. Dans le cas même d'exception, Nicolas de Lyra ne parle point d'une contrainte proprement dite, deſtructive de la liberté: il dit ſeulement que le Prophéte ne peut point ſe taire, & que le Saint-Eſprit le meut & le détermine à parler, *movet ad loquendum*, contre ſa volonté, c'eſt-à-dire contre ce qu'il vouloit, mais non pas contre ce qu'il veut, depuis que le Saint-Eſprit le lui a fait vouloir. Voyez plus bas l'article de Toſtat, qui parle de Balaam dans les mêmes termes que Nicolas de Lyra. Ce point s'y trouvera encore plus expliqué.

Je ne puis paſſer ſous ſilence la Gloſe ordinaire qui marche toujours à côté de Lyranus, & qui prononce, que jamais le Saint-Eſprit ne contraint les Prophétes à parler, à crier comme des gens poſſédés de l'eſprit de Python: *nunquàm cogit ut Pythonicos clamare*; & la Gloſe avertit de croire cela fermement: *hoc firmiter tenete.* *in 1. Cor. 14.*

Digitized by Google

Pag. 126. RAYMOND DE CAPOUE & S. ANTONIN. Ces deux Auteurs rapportent que Sainte Catherine de Sienne a dicté un gros Livre de Lettres à différentes personnes, étant dans l'extâse & la suspension de l'usage de tous ses sens : & selon ces Auteurs, c'étoit une merveille divine. Voilà, nous dira M. P. un exemple d'énonciation prophétique dans l'extâse; & *c'est de la même manière que les Convulsionnaires prononcent leurs discours.*

Quoi qu'il en soit de l'autorité qu'on jugera à propos de donner à ce Raymond, (a) Historien de la vie de cette Sainte, que S. Antonin ne fait que copier; tout ce qu'il en dit ne présente après tout qu'un état d'inaction & d'immobilité. Ils ne nous font point entendre qu'elle ne sçût pas elle-même qu'elle parloit, & qu'elle ne sçût ce que elle disoit. Or j'ai averti dès le commencement qu'il s'agit ici, comme je ne dois point me lasser de le dire, d'une aliénation, qui, bien loin d'être une suspension simple de l'usage des sens, est au contraire une espéce d'ébranlement & d'émeute dans tous les sens, agitations, contorsions, mouvemens forcés & violens dans le corps, scénes représentatives, &c. La plûpart en sont en même-tems à ne pas sçavoir ni ce que leur bouche prononce, ni même si elles parlent : semblables en un mot aux Prophétesses de Montan & à des Energumémes, *arreptitiis*; mais nullement ressemblantes à Sainte Catherine de Sienne. Ainsi nous n'avons garde d'accorder ici à M. P. ni l'une ni l'autre des deux choses qu'il exige de nous; sçavoir, ou que nous déchargions les Convulsionistes du reproche de Montanisme, ou que nous en chargions S. Antonin & tous les admirateurs de Sainte Catherine de Sienne, aussi-bien que le Pape qui l'a canonisée.

Quant à ce qui regarde les tourmens qu'on prétend que les démons lui ont fait souffrir les deux derniers mois de sa vie; les coups de fouet

(a) Il ne sera pas inutile de donner ici le jugement que porte M. Fleury de cet Auteur. Voici comme il en parle, *liv. 97. num.* 40. » Cette vie a été écrite par son » Confesseur Raymond de Capoue, Frere Précheur, & depuis Général de l'Ordre. Il » avoue qu'il douta quelque tems de la vérité des grandes choses qu'elle lui disoit, » comme les aiant apprises de J. C. même; car elle prétendoit n'avoir point eu d'autre » maître dans la vie spirituelle. Mais, ajoute-t-il, comme j'avois cette pensée de doute » & regardois Catherine, son visage fut vû tout à coup transformé en celui d'un » homme de moyen âge, portant une barbe médiocre, d'un regard si majestueux, » qu'on voioit manifestement que c'étoit le Seigneur. Ce récit, remarque M. Fleury, » est plus propre à diminuer l'autorité de Raymond qu'à affermir celle de Catherine. » Un jour, poursuit Raymond, elle eut une vision où J. C. lui apparut accompagné » de sa Sainte Mere & de plusieurs autres Saints, & l'épousa solemnellement, lui » mettant au doigt un anneau d'or, orné de quatre perles & d'un diamant. Après que » la vision eut disparu, l'anneau demeura toujours au doigt de Catherine; mais il ne » fut visible que pour elle, & jamais aucune autre personne ne s'en apperçut. Il en est » de même des autres faveurs semblables qu'elle disoit avoir reçues de J. C. comme » quand elle sucça la plaie de son côté, quand il changea de cœur avec elle, enfin, » l'impression des Stigmates que personne ne voioit. Je ne doute pas, conclud M. Fleury, » qu'elle ne crût de bonne foi tout ce qu'elle racontoit; mais une imagination vive, » échauffée par les jeûnes & les veilles, pouvoit y avoir grande part : d'autant plus » qu'aucune occupation extérieure ne détournoit ces pensées.

Digitized by Google

qu'ils lui donnoient, & les douleurs qu'elle en reſſentoit : c'eſt en vérité ſe mocquer des gens, que d'y vouloir faire appercevoir ſeulement l'ombre de reſſemblance avec l'état des Convulſionnaires. Rien n'eſt plus diſparate : d'un côté ce ſont des Convulſions de toute ſorte de forme, & qui font un ſpectacle périodique, où l'on parle, on s'agite, on fait des figures, après quoi l'on revient à ſon état ordinaire; de l'autre c'eſt un état tout ſimple de ſouffrances, pendant lequel la perſonne continue tout naturellement ſes occupations ordinaires de la vie commune; ce ſont des coups de fouet qu'on dit que la perſonne avoit reçue réellement, & non en figure, dont on voïoit les marques, qui demeuroient & ſubſiſtoient perſévérament.

Pag. 127. JOANNES CHEMENSIS. Voici ce que porte le texte latin de cet Auteur : *Ei in extaſi jacenti Deus collocutus eſt, undè ipſa multa revelabat.* » Dieu s'eſt entretenu avec elle dans l'extâſe; & c'eſt delà » qu'elle prenoit les révélations qu'elle racontoit.« Ces paroles ſignifient-elles, comme M. P. voudroit nous le faire entendre, en ſupprimant le terme *undè*, que ce fût dans l'état même de raviſſement que Sainte Brigitte parloit, & rapportoit ſes révélations? Dieu lui parloit dans le raviſſement : enſuite elle diſoit hors du raviſſement ce qui lui avoit été révélé. D'ailleurs j'ai averti plus haut que l'autorité de cet Auteur eſt aſſez mince.

Ibid. LINCINIUS. C'eſt encore une autorité qui ne ſera jamais aſſez forte pour faire pencher la balance du côté de M. P. C'eſt un Ecrivain, ce me ſemble, peu connu.

Pag. 127. TOSTAT. M. P. rapporte ſur la foi de Janſenius, que Toſtat a crû que Balaam a prophétiſé ſans liberté & par contrainte, & que Dieu remuoit ſa langue malgré lui. Après quoi M. P. défie M. B. de trouver dans ſa Logique aucun moyen d'éluder ce paſſage. Pour moi je penſe que M. B. n'aura pas même beſoin de recourir à ſa logique pour parer ce coup. Il n'aura qu'à répondre,

1.° Que Janſenius rejette, de l'aveu de M. P. le ſentiment prétendu de Toſtat, & qu'ainſi voilà l'autorité de Toſtat contrebalancée.

2.° Que l'endroit d'où eſt tiré la citation de Toſtat n'étant pas indiqué, il n'a pas été poſſible de le vérifier : mais qu'en récompenſe on a lû le même Toſtat dans ſes Queſtions ſur Balaam, & qu'on y a trouvé tout le contraire établi bien nettement, & ſolidement prouvé ; *Deus movit intellectum practicum Balaam, ad judicandum bonum eſſe quòd non malediceret Iſraelitis, & voluntate in ejus ad hoc volendum... Unde non dicebat hic Balaam bonum invitus, ſed voluntarius... Deo movente eum ad hoc.* » Dieu détermina l'entendement pratique de Balaam à juger qu'il étoit » bon & à propos de ne pas maudire les Iſraëlites, & il inclina ſa » volonté à le vouloir ainſi..... Balaam donc en cette occaſion ne » prophétiſoit pas le bien d'Iſraël malgré lui, mais volontairement, » Dieu faiſant impreſſion ſur lui pour qu'il le voulût.« On ne peut déſirer rien de plus formel & de plus clair. Ceci, en bonne Logique, vaudra bien un paſſage cité en l'air. *In Numer. c. 24. q. 1.*

Digitized by Google

3°. Supposé cependant que le passage de M. P. fût véritablement de Tostat, il ne seroit peut-être pas impossible de le ramener au sens du nôtre, & de concilier les différences. Je dirois, que selon Tostat, Balaam, qui étoit un méchant homme, a eu comme deux volontez opposées, l'une que formoit sa malice, pour maudire le peuple de Dieu; l'autre que Dieu formoit en lui, pour ne pas maudire Israël. Cette seconde volonté, plus forte que la premiere, a eu son exécution. Il a donc béni Israël, au lieu de le maudire, & il l'a fait très-volontairement & très-librement, comme Tostat le prouve ici par les opérations de la grace qui ne détruisent point la liberté; mais on peut dire aussi en un sens qu'il l'a fait malgré lui, c'est-à-dire, malgré sa premiere volonté, qui étoit contraire, mais qui avoit cessé pour lors, & avoit cédé la place, au moins pour ce moment, à la volonté d'obéir à l'ordre de Dieu.

4.° Faisons une observation qui donnera du jour à la controverse des convulsions. Il y a une grande différence entre un faux Prophéte, ou un homme rébelle à Dieu comme Balaam, & un vrai Prophéte, ou tout homme de bien très-soumis au Seigneur. Si Dieu veut tirer sa louange, & la publication de quelque vérité de la bouche du premier, il est tout naturel qu'il l'y contraigne en quelque sorte, puisqu'on suppose l'homme déterminé au contraire. Mais lorsque Dieu voudra faire prophétiser un vrai Prophéte, ou toute bonne personne, qui ne refuse point de le faire, pourquoi useroit-il de contrainte? C'est là ce que les Consultans regardent comme une chose indigne de Dieu, d'ôter à un homme la liberté, & même la raison; & de le rendre semblable à un insensé & à un Energuméne, lorsqu'il veut le faire parler par son esprit; *insano simillimus, quasi arreptitius.* Or, les Convulsionnaires ne sont pas les ennemis déclarés de Dieu, ce ne sont pas des personnes qui refusent, comme Balaam, de prononcer ses oracles. Pourquoi donc voudroit-on reconnoître en elles des énonciations prophétiques divines, jointes à la contrainte & à la violence? Et n'est-on pas en droit de conclure, que si elles parlent malgré elles & forcément, c'est une marque qu'elles ne sont pas du nombre des bons Prophétes, & qu'il faut les placer dans la classe des faux Prophétes. Si les Convulsionistes s'en contentent, nous y consentirons volontiers; & toute dispute sera finie. *V. la Réponse sur. IV. Sect. p. 14.*

Pag. 128. Franciscus de Mendoza. Ce que je viens de dire sur Tostat, fournit la réponse à celui-ci, si l'on n'aime mieux se contenter de celle que j'ai donnée à Lincinius, immédiatement avant Tostat.

Ibid. Barthelemy de Salusses. Même réponse qu'à Lincinius.

Pag. 129. L. Dupont. Même réponse qu'à Lincinius, ou à Nicolas de Lyra.

Ibid. Lorinus. Même réponse qu'à Delrio. Voyez la seconde Observation.

Ibid. Cornelius a Lapide. Même réponse qu'à Tostat: Voyez la quatriéme Observation sur Tostat.

Digitized by Google

Pag. 130. SANCTIUS. Comme il s'agit de la prophétie de Saül, je prie qu'on lise la VI. Section de la Réponse succinte p. 93. où ce point est traité, & où l'on trouvera de quoi expliquer Sanctius, si l'on est curieux de ménager son autorité.

Ibid. PIERRE DAMIEN. Citation inutile; parce que l'Auteur ne parle point d'énonciation prophétique, & que c'est cependant de quoi il est question. Après tout, le trait que rapporte Pierre Damien ressemble plus à l'effet d'une imagination dévote, qu'à une opération surnaturelle & miraculeuse, de quoi il s'agit entre nous.

Ibid. BELLARMIN. Voyez plus bas le premier article de la justification des Consultans.

Pag. 131. CAROLUS MARIA. Même réponse qu'à Lincinius. On pourroit aussi l'expliquer favorablement, suivant les principes établis à la pag. 42. & 43. de la V. Section de la Réponse succinte.

Ibid. DENIS LE CHARTREUX. Il ne parle point de l'énonciation prophétique jointe à l'extâse : ainsi il ne fait rien à notre sujet. On peut aussi consulter l'endroit où je viens de renvoïer sur l'article de Bellarmin.

Pag. 132. THAULE'RE & BARTHELEMY DES MARTYRS. Les faits que rapportent ces deux Auteurs ne sont point dans l'ordre surnaturel des prodiges : il peut n'y avoir rien que de purement naturel, ou de l'ordre commun de la grace, quoiqu'avec quelque singularité.

Ibid. Le P. AMELOTTE. Comme il n'est cité ici que sur le point de la Toute-puissance divine, je prie le Lecteur de consulter plus bas l'endroit où les Consultans seront justifiés sur ce point.

§. IV.

Discussion particuliére des prétentions de M. P. sur le Cardinal Bona.

Pag. 133. 134. 135. LE CARDINAL BONA. M. P. prend avantage de la difficulté que ce Cardinal dit qui est souvent très-grande, lorsqu'il faut faire le discernement des visions; & qu'ainsi c'est à tort que les Consultans reprochent aux Convulsionistes de n'avoir pas de régles sûres de discernement. Je répons, que ce pieux & sçavant Cardinal ne parle ainsi qu'au sujet des visions, où il n'y a rien qui soit incontestablement indigne de Dieu, & où il s'agit de prononcer sur la divinité de la vision. Je prens pour exemple celui-là même qu'a choisi M. P. dans le Livre du Cardinal Bona; c'est l'exemple d'une personne *qui croioit avoir reçû en vision une Couronne de la main de J. C.* Ce trait n'a rien par lui-même qui répugne à l'opération divine, & ainsi de mille autres traits semblables, où tout reste douteux. Mais lorsqu'il s'agit de visions, d'extâses, de prophéties, où il se trouvera quelqu'une des indécences grossiéres des Convulsionnaires de nos jours, le Cardinal Bona n'a plus coutume de dire que le discernement est difficile. Rien, selon lui, n'est plus facile, rien n'est plus clair : c'est ainsi qu'il s'explique. Lisez ses passages dans la Tradition des Problêmes.

Digitized by Google

Le reproche que fait ici M. P. à M. B. sur sa logique, & ses complaintes d'ami, sur le *malheur* qu'a eu celui-ci d'*apprendre la logique dans les Colléges*, est un vrai lieu commun, & une puérilité que M. P. lui-même, s'il étoit à ma place, qualifieroit bien autrement, de l'humeur qu'on lui connoît. La logique *des Colléges*, sur-tout dans ces derniers tems, n'est point si fort à mépriser, & je connois tel & tel Ecrivain qui s'en trouveroit bien de l'avoir sçûe, ou de ne l'avoir pas oubliée. M. P. d'ailleurs ne prend pas garde que ses railleries tombent justement sur la partie la plus solide de la logique des Colléges, & sur ce qu'en effet la judicieuse logique de P. R. a traité avec un soin & une lumiére, qui montrent bien l'estime qu'on en doit faire. C'est sur les sources d'où viennent tous les défauts du raisonnement, & tous les faux jugemens : *Ignoratio Elenchi, petitio principii, à genere ad genus, &c.* Au reste, le procès que M. P. fait ici en particulier à M. B. sur l'usage qu'il a fait de l'axiome, *Bonum ex integrâ causâ, malum ex minimo defectu*, est tout jugé à la fin de la VI. Section de la Réponse succinte, p. 102. Si M. P. n'est pas content de la solution qu'on lui a donnée en cet endroit, c'est qu'il se méprend sur l'usage que M. B. a fait réellement de cet axiome.

M. B. avoit à prouver, que lorsque dans une œuvre surnaturelle du genre des prodiges, il se rencontre un seul trait visiblement indigne de Dieu, l'œuvre toute entiére cesse d'être divine. Or ce n'est point par l'axiome, *Bonum ex integrâ causâ*, que M. B. a prétendu prouver sa Thése, ainsi que le prétend faussement M. P. C'est par la Tradition qu'il l'a fait. Mais quand ensuite on lui a objecté, que selon le Cardinal Bona, un seul point ne suffit pas tout seul pour décider d'une œuvre surnaturelle, il a répondu que ce Cardinal vouloit parler de ces sortes de traits qui sont douteux, & non décisifs chacun en particulier pour le divin; & non pas de ceux qui sont évidemment indignes de Dieu, & dont le mélange, n'y en eût-il qu'un seul, décide l'œuvre non divine. Pour le prouver il a encore renvoïé aux passages du Cardinal dans la Tradition des Problêmes : A quel usage maintenant a-t-il emploïé l'axiome, *Bonum ex integrâ causâ*? Ç'a été pour éclaircir tout, & pour se faire mieux entendre. C'est comme s'il eût dit : En matiére de morale, une action n'est vraiment bonne, que lorsque tout ce qui la constitue est bon : bon objet, bonne fin, circonstances bonnes; mais le défaut d'une seule de ces trois choses suffit pour que l'action cesse d'être bonne. De même; puisqu'il est démontré d'ailleurs par le Cardinal Bona, qu'un seul trait incontestablement indigne de la Divinité, décide non divine toute œuvre surnaturelle du genre merveilleux, il faut dire que quand ce Cardinal veut qu'on réunisse plusieurs traits ensemble pour juger une œuvre, c'est lorsque tous les traits sont douteux, & qu'il s'agit de déclarer l'œuvre divine. C'est dans ce cas qu'il faut le *bonum ex integrâ causâ*; & l'autre est le cas du *malum ex minimo defectu*. Pour cette fois je crois que je serai bien entendu.

Pag. 135. *Le même, c.* 17. *&c.* Jephté & Eliphaz dont parle Bona, & que M. P. donne après lui pour exemples de personnes inspirées, en qui il

il y aura eu du mêlange, ne sont pas dans l'ordre surnaturel du genre des prodiges à l'extérieur, mais seulement dans l'ordre surnaturel & ordinaire de la grace, où nous convenons que le mêlange est possible. Ainsi, quoi qu'en dise M. P, M. Del. & M. B. ne sont point en contradiction. Le premier a dit qu'Eliphaz n'étoit pas dans l'ordre surnaturel entendu de l'ordre des prodiges : le deuxiéme a dit, qu'il étoit dans l'ordre surnaturel entendu de l'ordre commun de la grace : assurément c'est dire précisément la même chose.

Pag. 136. 137. Tout ceci appartient à la justification des Consultans, qui se trouvera plus bas.

Pag. 138. *Le même Card. Bona* : Parce que ce Cardinal remarque que quelquefois au sortir d'une vision vraiment divine, on se trouve dans un profond étonnement & destitué de toutes forces, comme cela est arrivé à Daniel, M. P. conclut de là qu'il faut mettre une exception à la régle générale de S. Thomas, que jamais les véritables extâses ne sont accompagnées de déreglement de la nature. Car, dit M. P. la maladie est un déreglement dans la nature, & l'étonnement religieux de Daniel accompagné d'une foiblesse passagere, étoit une maladie. Qu'en pensez-vous, mon cher Lecteur? N'est-ce pas-là bien raisonner?

Ibid. le même, c. 13. Le Cardinal Bona dit que l'abondance des consolations célestes, peut dans les hommes peu spirituels se terminer honteusement à la sensualité. Je demande à M. Poncet où ceci le méne. Nous disputons de l'ordre surnaturel du genre merveilleux : & M. P. nous présente des consolations célestes qui sont de l'ordre ordinaire de la grace dans les gens de bien. Nous sommes en contestation sur le mêlange du bien & du mal dans la continuité d'une même motion surnaturelle & miraculeuse ; & M. P. nous parle de suites fâcheuses qui peuvent arriver après des consolations dans l'état commun de la vie chrétienne.

Ibid. Le même, c. 14. M. P. met ici le Cardinal Bona en contradiction avec lui-même, en ce qu'il dit d'un côté qu'une extâse peut être divine, quoiqu'on ne conserve qu'une connoissance confuse & générale de ce qu'on a vû ; & que de l'autre (*p.* 139.) il enseigne, que quand on oublie tout, ce n'est pas une extâse, mais une maladie. Tout ceci peut se concilier aisément, parce qu'autre chose est d'oublier *tout*, autre chose d'avoir une connoissance seulement confuse & générale.

Pag. 138. Selon Sainte Therese & le Cardinal Bona, *on ne sçauroit empêcher le ravissement d'arriver*. De là M. P. conclut que tous les effets du Saint Esprit dans les Prophétes ne sont pas soumis à la liberté de l'homme, & qu'ainsi il peut arriver que le Prophéte parle sans liberté & par contrainte. La conséquence n'est pas juste ; car il peut être vrai que je ne sois pas libre pour recevoir, ou ne pas recevoir ce que Dieu veut me donner, & il sera également vrai que je serai libre en faisant ensuite du don reçu, ce que Dieu veut faire en moi, par moi, & avec moi.

Ibid. Le même. Les choses qu'on a vûes & dites dans le ravissement, dit le Cardinal Bona. Il peut donc arriver, dit M. P. qu'on dise quelque chose dans l'état d'extâse. Si c'est à Dieu qu'on parle, nous ne nions pas que

Digitized by Google

cela soit possible : mais si c'est aux hommes qu'on parle, c'est sur quoi Bona ne s'explique point : c'est cependant l'état de la question présente.

Pag. 140. *Le même.* Pour nous faire respecter sans discernement toute sorte de vision, M. P. nous adresse un mot de S. Augustin, qui dit qu'il n'y a que *l'erreur ou l'impiété qui s'en mocque.* Il est fâcheux pour notre Censeur, que ce ne soit pas-là le sens de Saint Augustin. Voici tout ce que dit ce Pere. » Je souhaiterois sçavoir comment on doit distinguer les vi-
Epist. 159. ad Evod. » sions de ces personnes, à qui l'erreur & l'impiété font illusion ; *Visa* » *istorum quos error, aut impietas deludit*, lorsqu'elles sont semblables à cel- » les des Saints. « Au reste la mépriſe est excusable dans M. P. il a été trompé par le Traducteur du Cardinal Bona, qui a fait la faute le premier.

Pag. 141. *Le même, c.* 17. J'adopte tout ce que dit ici le Cardinal Bona; sçavoir, que de vrais Prophétes peuvent quelquefois se croire inspirés, quoiqu'ils ne le soient pas : mais ce n'est plus alors le mélange du faux sous l'inspiration réellement existante.

§. V.

Justification de MM. les Consultans sur quelques reproches de M. P.

I. Reproche. *Pag.* 130. 131. *Bellarmin, &c.* M. P. cite un texte de Bellarmin, où il enseigne que le don de prophétie n'a point cessé dans l'Eglise, & que sur tout dans les cinq derniers siécles, les prédictions, les révélations sont presque *innombrables.* Ensuite M. P. accuse les Consultans de s'être conduits comme s'ils contestoient à l'Eglise cette prérogative, & de lui enlever sans le vouloir un de ses plus beaux avantages. M. P. se trompe.

Ne peut-on pas reconnoître que le don de prophétie n'a pas cessé dans l'Eglise, sans le croire aussi commun que quelques-uns se l'imaginent ? Est-ce se conduire comme si on le méconnoissoit, que de rejetter parmi les visions & les prédictions des derniers siécles, celles qui ne sont pas de bon alloi au jugement des régles établies par les Saints Peres, en même tems qu'on respecte toutes celles qui n'ont rien qui y répugne, comme font les Consultans ? Sera-t'on suspect d'irréligion, pour ne pas adopter le principe d'un Joannes Chemensis, qui établit que dès qu'une personne aura mené une vie sainte, tout ce qui lui sera arrivé d'extraordinaire & de singulier, doit être réputé un prodige divin : ou pour ne pas déférer aveuglément à la pieuse crédulité de Denis le Chartreux, (*p.* 132.) qui parlant des femmes & des filles de son tems à qui le Tout-puissant découvroit les secrets de sa Sagesse, les compte par troupe : ou enfin pour ne point souscrire sans réserve au préjugé de Bellarmin, trop favorable aux derniers siécles, & un peu injurieux au bel âge des hommes apostoliques & des Saints Peres, lorsqu'il semble donner la préférence à ceux-là sur celui-ci, par rapport à la multiplication d'un don aussi sublime que celui de la prophétie ?

Mais, dira-t'on, si ces faits sont *autorisés par l'Eglise*, ne faut-il point

Digitized by Google

les admettre? Oui sans doute, s'ils sont vraiment autorisés par l'Eglise, & non pas seulement par quelques Auteurs particuliers, dont l'autorité n'est pas infaillible. Or ils ne seront jamais autorisés par l'infaillible autorité de l'Eglise, s'il est clair qu'ils combattent les régles qu'elle a reçues des Saints Peres, & ausquelles les Peres n'ont mis aucune exception.

II. Reproche.

Pag. 133. MM. les Consultans ont ici à essuyer toute la vivacité du feu de M. P. La Consultation est une piece *monstrueuse, horrible*, &c. De quoi donc s'agit-il? C'est qu'*ils ont la témérité*, dit on, *de prétendre régler ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas.* Ailleurs (*p.* 139.) il les accuse de n'avoir *pas une seule fois rendu hommage à la Toute-puissance de Dieu dans leurs Ecrits.* Pure déclamation: on s'est tant de fois expliqué sur cet article, qu'on ne conçoit pas quel goût trouve M. P. à redire sans cesse la même chose. Qu'il se donne la peine de lire la Réponse succinte, *Sect. VI. p.* 99. *&* 100.

Mais à quoi s'expose M. P. lui-même, sous prétexte de rendre plus d'hommage que nous à la Toute-puissance divine? Ecoutons les étranges paradoxes, ou plûtôt les paralogismes, que lui suggére ce prétendu respect. On ne doit pas regarder *les caractéres désavantageux, auxquels les Auteurs disent qu'on doit reconnoître l'opération du Démon, comme tellement propres au Démon, qu'il soit impossible que Dieu en opére jamais de semblables.* Un de ces caractéres dont il s'agit dans notre dispute, c'est de mettre dans la bouche d'un homme inspiré des mensonges & des fausseтez. Dieu pourra donc, selon M. P. remuer la langue d'un homme aliéné, de même que fait le Démon à un faux Prophéte, pour le faire mentir, lui faire débiter des erreurs? M. P. ne sçauroit nous dire qu'il excepte ce cas. Car sa proposition est indéfinie, & par conséquent elle est censée générale, & sans exception, suivant les régles tant de la Logique naturelle, que de celle des *Colleges.* Outre que lui-même rejette nettement toute exception par ces paroles: *Il n'y a point d'effet physique dont Dieu ne puisse être l'auteur... & tout ce que le Démon, & les méchans font dans l'ordre extérieur, ils le font par la puissance qu'ils ont reçue de Dieu...* Remuer la langue d'un homme aliéné pour blasphémer, pour mentir, pour proférer des impiétez, n'est-ce pas un effet physique? Comment Dieu n'en pourroit-il pas être l'auteur, selon M. P? S'il n'entendoit ceci que de la simple permission que Dieu laisse au démon, ou à l'homme de faire du mal, ou du concours général de Dieu en qualité de cause premiere pour tous les effets physiques de l'ordre naturel des causes secondes, je lui ferois alors le reproche du paralogisme qu'on appelle *ignoratio Elenchi.* Il ne s'agit point de l'ordre simple de permission, ni de l'ordre naturel des causes secondes; il est question de l'ordre surnaturel des prodiges, de l'action spéciale de Dieu, par laquelle il ne permet pas simplement, mais il fait & opére lui-même; par laquelle il n'est pas seulement cause générale, mais cause particuliere. Si l'on brouille toutes ces différences, on tombe dans l'absurde. Ainsi l'on pourra aussi-bien nommer Dieu auteur d'une action de péché, & autant auteur, qu'on le dit auteur de l'inspiration du Prophéte

p. 137.

Digitized by Google

Isaïe : toute opération sera divine, celle-là même qu'on appelle diabolique. D'ailleurs les Augustiniſtes seront bien venus à qualifier d'œuvres divines, des obſcénités commiſes dans la convulſion, parce que c'eſt *un effet phyſique dans l'ordre extérieur*, & que le démon ne les a fait commettre que par un jugement de permiſſion de la part de Dieu.

III. Reproche.

Pag. 136. M. P. trouve mauvais que les Conſultans diſtinguent ces deux ordres : l'ordre ſurnaturel dans le genre merveilleux des prodiges, & l'ordre ſurnaturel, mais commun & ordinaire de la grace ; & qu'ils établiſſent en principe, que dans le dernier de ces deux ordres, le mêlange du bien & du mal, du vrai & du faux, eſt poſſible ; au lieu qu'il ne l'eſt pas dans le premier. Il prétend que le Cardinal Bona n'a jamais fait, ni connu cette diſtinction, & qu'on ne trouvera aucun Auteur qui ait admis le principe de reconnoître du mélange dans l'ordre commun de la grace, & de n'en point reconnoître dans l'ordre des prodiges. Comme il n'eſt pas content de la réponſe qu'on lui a donnée ailleurs (*p.* 100. *&* 101. *de la VI. Sect. de la Réponſe ſuccinte*,) il faut lui en donner une nouvelle, qui peut-être le ſatisfera.

M. P. ne prétend-t-il pas, n'avoue-t-il pas, ne ſoutient-il pas, que le mêlange du vrai & du faux ne peut pas ſe trouver dans les Prophétes, qu'il appelle Prophétes du premier rang, Prophétes-regles, tels que ſont les Ecrivains des Livres Canoniques : mais que ce mêlange peut ſe rencontrer par-tout ailleurs, dans toutes ſortes d'hommes divinement inſpirés ? Voilà donc, de ſon aveu, deux ordres ſurnaturels bien diſtinguez : l'un, où le mélange eſt impoſſible ; l'autre, avec lequel il n'eſt pas incompatible : l'ordre ſurnaturel des Prophétes du premier rang : l'ordre tant ſurnaturel des ſimples inſpirés, commun & ordinaire de la grace. Il n'eſt donc pas vrai, qu'il n'y ait aucune diſtinction d'ordres à faire, & que le mêlange ſoit poſſible par-tout. Pourquoi ne pourrons-nous pas à notre tour diſtinguer nos deux ordres ſurnaturels, celui des miracles & des prodiges, & l'ordre commun de la grace ?

Si M. P. répond qu'il a trouvé ſa diſtinction dans les paſſages des Auteurs qui diſent que les Apôtres & les grands Prophétes n'ont jamais pû joindre l'erreur à la vérité dans leurs prophéties, & qui déclarent, à ce qu'il prétend, que d'autres inſpirés le peuvent : je lui répliquerai que nous trouvons auſſi notre diſtinction dans les Peres & dans les Auteurs, qui conviennent tous qu'il peut y avoir dans les plus juſtes un mélange de cupidité ſous la domination de la charité (voilà l'ordre commun de la grace ;) & qui enſeignent auſſi clairement, que ſous la motion perſévérante de l'eſprit prophétique de vérité, il ne peut y avoir aucun mélange de fauſſeté : (voilà l'ordre des prodiges :) Je lui dirai que le Cardinal Bona, qui ne veut pas qu'on reconnoiſſe comme divine une viſion après laquelle on oublie tout, ne laiſſe pas de reconnoître comme venant de Dieu dans l'ordre commun de la grace de bonnes penſées qu'aura eues un Chrétien ; quoiqu'il ne s'en ſoit plus ſouvenu enſuite, & qu'il ait tout oublié : & ainſi du reſte.

Ce qui a trompé M. P. c'eſt qu'il voit, ce qui eſt vrai, que le Car-

Digitized by Google

dinal Bona donne des regles de diſcernement pour tous les différens ordres de choſes ; d'où il s'enſuit qu'il a ſuppoſé le mêlange poſſible en tout. Mais autre choſe eſt le diſcernement des perſonnes & des états, autre choſe le diſcernement des choſes qui arrivent aux perſonnes, & dans les états. Bona veut qu'on diſcerne dans une action de piété ordinaire ce qui vient de Dieu, & ce qui vient de la cupidité : Voilà le diſcernement des choſes; mais ce n'eſt pas là ce qu'il faut qu'on diſcerne par rapport au genre merveilleux; il s'agit, ſelon lui, de diſcerner ſi l'état eſt vraiment ſurnaturel & merveilleux, ſi la perſonne eſt véritablement inſpirée. Ainſi le mêlange des choſes de bien & de mal, de vrai & de faux, dans la même action, ſera poſſible dans l'ordre commun de la grace : mais dans le genre merveilleux, il n'y aura pas de mêlange de choſes poſſible dans une même inſpiration.

§. VI.

Réponſe à quelques endroits des IV. & V. Lettres de M. P.

I.

Pag. 68. M. P. s'égaie à ſon ordinaire aux dépens de la Réponſe ſuccinte, dans ce qu'elle dit *p.* 92. de Jéſus fils d'Ananus. Je ne ſçai ſi ceux qui reliront la réfléxion tout de ſuite, comme elle eſt couchée dans l'endroit cité, la trouveront auſſi ridicule que M. P. voudroit le faire croire. Ce qui me raſſure d'abord, c'eſt que du moins ils n'y trouveront pas un trait que M. P. y a ajoûté de ſa grace, & qui véritablement ſeroit ridicule, s'il y étoit; ſçavoir, que ce Jéſus *pouvoit n'avoir rien d'extraordinaire.* Le contraire y eſt en termes formels : *C'étoit un Juif*, y eſt-il dit, *qui parut d'une maniére extraordinaire.* L'Auteur avoue donc l'extraordinaire; & voici maintenant ce qu'il répond.

1.° L'Auteur perſiſte à dire qu'on ne ſçauroit nous démontrer, ni nous forcer à croire que cet homme *fût ſans liberté, ſans ſçavoir ce qu'il diſoit, ſans être maître de diſpoſer de ſes membres & de ſes ſens, dans une diſpoſition à faire des mouvemens badins, puériles, indécens :* & le reſte qu'il ſeroit trop long de copier. Il perſiſte auſſi à ſoûtenir que nous pouvons *très-librement ſuppoſer le contraire*, juſqu'à ce que ceux qui nous font cette objection ſe ſoient mis en preuve pour la faire valoir; car c'eſt à l'accuſateur, à l'acteur, à l'aggreſſeur à prouver, *probatio actori incumbit.*

2.° Je ne trouve rien que de ſenſé & de très-raiſonnable, comme je le vais montrer plus au long, à prétendre que ſur des faits douteux & obſcurs, l'on peut dire ce qu'on veut, tant qu'ils demeurent tels; pourvû qu'on ne diſe rien que de probable. Ce n'eſt pas là parler *à tort & à travers*, comme l'avance M. P.

II.

Pag. 78. Le Cenſeur fait un procès à l'Auteur de la Réponſe ſuccinte, d'avoir répondu *cavaliérement* à l'autorité de Bede. Mais eſt-ce

épondre cavaliérement, que de dire que qui prouve trop ne prouve rien; & que l'on ne ſe croit pas obligé d'embraſſer la déciſion d'un Auteur reſpectable d'ailleurs, lorſqu'elle iroit à admettre ce que la Tradition rejette tout d'une voix; ſçavoir, que l'eſprit de Dieu, pour faire annoncer ſes merveilles à un homme par une inſpiration prophétique, le jettera dans la démence, dans un état de fureur, l'agitera comme ſi c'étoit un énergumène & un poſſédé.

III.

Pag. 79. La Réponſe ſuccinte, *pag.* 92. & 95. établit un principe certain, que quand on a d'abord prouvé la Théſe qu'on a avancée, ſi quelqu'un objecte des faits obſcurs, qui n'aïent au plus que des probabilités, & des *peut-être*, on eſt alors en droit de recourir ſoi-même à des *peut-être*, & d'oppoſer probabilité à probabilité. C'eſt à ce ſujet que M. P. déploie, non pas ſa logique, comme c'étoit le lieu de le faire, mais ſes railleries & ſes phraſes. Mais nous ne nous païons pas de mots: & nous ne nous départirons point de notre principe, juſqu'à ce qu'il en ait montré ſérieuſement la fauſſeté. Nous ſoutiendrons que tout diſputant qui attaquera par des faits obſcurs, embrouillés, ſuſceptibles de différens ſens, une Théſe qui aura été prouvée par des paſſages clairs & non réfutés, ne doit pas trouver mauvais que ſa partie ne tienne compte de ſon objection, ou du moins ſe contente d'y répondre par des probabilités: ſuivant l'axiome, *non ſunt neganda evidentia propter quadam obſcura.*

Ne ſoutient-on pas hardiment & conſtamment la Confeſſion auriculaire, & ſon uſage perpétuel dans l'Egliſe, quoiqu'il reſte quelqu'obſcurité dans le fait de Nectaire? Ne demeure-t'il pas toujours conſtant, qu'il n'eſt pas permis de ſe tuer ſoi-même, quoique l'action de Raſias dans les Livres des Maccabées, ſoit difficile à expliquer? Les Théologiens ne ſont-ils pas tout décidés ſur l'obligation de ne pas exécuter un vœu indiſcret & injuſte, quoiqu'on ne puiſſe répondre au trait de Jephté, que par des conjectures, des ſuppoſitions, des probabilités, ſur leſquelles les eſprits demeurent partagés?

Mais, dira-t-on, que fera dans ce cas celui qui attaque la Théſe, & qui objecte contre? Ce ſera d'attaquer les preuves de la Théſe, d'en montrer le faux. S'il y réuſſit, cette réfutation devenue évidente, ſervira à déterminer le ſens des faits obſcurs, & à les faire valoir enſuite en objection. Car c'eſt encore un principe, que les choſes qui ſont évidentes éclairciſſent celles qui ſont obſcures. L'Auteur de la Réponſe ſuccinte ne prétendra donc pas forcer M. P. à recevoir aveuglément ſes preuves; mais il uſera du droit qu'il a, tant que M. P. ne les aura pas réfutées, de ne répondre à des probabilités qu'il objecte, que par des probabilités.

IV.

Pag. 81. 82. 83. Il s'agit d'un paſſage de S. Hilaire, dont la Réponſe ſuccinte donne le vrai ſens (*p.* 53.) M. P. ſe mocque de cette explication.

Digitized by Google

Au reſte toute ſa critique poſe ſur une fauſſe ſuppoſition. Le Prophéte, dit-on, peut prononcer des diſcours ſans liberté, & dans l'aliénation en préſence des aſſiſtans, quand il n'eſt pas dans le cas de l'énonciation prophétique & *chargé d'inſtruire*. Mais par où verra-t-on qu'il eſt dans le cas de l'énonciation prophétique & *chargé d'inſtruire?* C'eſt quand il pourra confirmer ce qu'il aura dit avec une aſſurance fondée ſur une lumiére divine, étant *rendu à lui-même*: M. P. n'appelle donc énonciation prophétique, que l'explication qu'un Prophéte donne, & la confirmation qu'il fait de ſes révélations, étant rendu à lui-même. Or il eſt le ſeul qui l'entende ainſi. Les Théologiens entendent l'énonciation prophétique par oppoſition à la réception ſécrete des révélations, & la prennent pour l'action de prononcer & de débiter les choſes qu'on a appriſes par la révélation, & qu'on prononce ſous la motion perſévérante de l'Eſprit Saint. C'eſt l'idée qu'en donne S. Thomas, *qq. de Verit. q. 12. de Prophetiâ, a. 9. & 2. 2. q. 173. a. 3. ad 4.*

I. P. S. L'Examinateur de la Conſultation eſt accouru au ſecours de M. P. Il vient de donner au Public un nouvel Ecrit intitulé: *Réfléxions contre les Vains Efforts.* Parmi ces réfléxions, qui méritent plûtôt le nom de déclamations, j'en trouve une touchant la perſonne de M. B. C'eſt un reproche qu'on lui fait de ne pas vouloir permettre aujourd'hui aux autres, ce qu'il ſe permettoit à lui-même autrefois ſur les convulſions, auxquelles il donnoit des ſens figurés & allégoriques. Pure chicane! Car quand le fait ſeroit véritable, que s'enſuivroit-il? Que M. B. ne ſe ſeroit pas conduit avec partialité & par prévention: qu'il auroit examiné les choſes dans la bonne foy, que mieux informé il auroit changé d'avis, & ſeroit revenu à un meilleur ſentiment? Cela ne peut faire tort, ni à la cauſe de M. B. ni à ſa perſonne. *P. 23. 24.*

Mais il s'en faut bien que celui-ci avoue la dette. On cite de lui deux Lettres où il propoſe à un ami des conjectures venues au hazard ſur le nouveau phénoméne, & l'on prétend que ces conjectures ſuppoſent qu'il reconnoît la divinité des convulſions: M. B. répondra d'abord que la plûpart de ces conjectures ne ſuppoſent rien de divin dans les convulſions, ſi ce n'eſt une ſimple permiſſion de la part de Dieu; telle que celle qui ſe trouve même dans le mal; que tout Conſultant qu'il eſt, il peut encore adopter ces conjectures, ſans tomber en contradiction avec lui-même; & qu'ainſi il n'y a point en lui de variation de ce côté-là.

Il répondra enſuite que s'il y a quelques-unes de ces conjectures qui paroiſſent favorables à l'œuvre des convulſions, c'eſt qu'on ſe méprend en n'y diſtinguant pas les dates & les tems. Les deux Lettres ſont de la fin de 1731. & du commencement de 1732. qui eſt l'époque de la naiſſance des convulſions; tems auquel M. B. étoit abſent de Paris. Sur les prémieres nouvelles que ſes amis lui écrivent de ce qui ſe paſſe, il eſt étonné, il ne ſçait ce que c'eſt, parce qu'il n'eſt pas à portée de voir les choſes de ſes yeux; il reçoit dans ſon eſprit indifféremment toutes les réfléxions qui ſe préſentent, il s'en occupe; il en entretient par Lettres un ami, en attendant que les choſes s'expliquent par les événe-

Digitized by Google

mens. Mais dès que les convulſions ont commencé à prendre caractére, & à former des ſcénes; qu'il n'a plus été queſtion de ſimples agitations, mais qu'on a vû un ſpectacle tout formé de répréſentations & d'opérations de toutes ſortes; en un mot que cela a fait une œuvre à part, une œuvre qu'on a appellée *les prodiges du tems*; on a auſſi commencé à voir plus clair, & on a abandonné quelques-unes des conjectures qu'on avoit faites d'abord, parce qu'elles conduiſoient à diviniſer une œuvre qu'il n'étoit plus poſſible de diviniſer.

II. P. S. Meſſieurs les Mélangiſtes ne s'endorment point. Les Ecrits ſe ſuivent de près. En voici encore un nouveau. S'il ne dit rien de neuf, il porte du moins un titre avantageux : *Préjugés légitimes pour les convulſions en faveur des ſimples.* C'eſt apparemment quelque *Défenſeur légitime* des convulſions qui fait ce préſent au Public. Il eſt bon au reſte qu'on ſçache que ce qu'on nous donne ſous ce beau nom, n'eſt qu'une ennuieuſe répétition de certaines vues qu'on avoit hazardées dès la naiſſance de l'œuvre, dans des Ecrits qui ne firent pas fortune, tels que le *Coup-d'œil*, les deux *Plans*, &c.

L'origine du tombeau, la liaiſon apparente avec les miracles, la perſécution déclarée au Convulſioniſme, le prélude en figure de la venue d'Elie, ſont les quatre lieux communs qu'on a le cœur de remettre encore ſur le tapis, comme s'ils n'avoient pas été réfutés abondamment. Et quand même ce ne ſeroit pas une affaire faite, un enfant répondroit à tout d'un ſeul mot. Les Auguſtiniſtes, diroit-il, ne ſe prétendent-ils pas perſécutés auſſi-bien que les Mélangiſtes? Les Vaillantiſtes ne ſe vantent-ils pas d'avoir des miracles faits entre leurs mains, entr'autres la guériſon ſubite d'un fort honnête homme, oncle d'un jeune Avocat, diſciple de M. Vaillant? Les uns & les autres n'ont-ils pas la même origine que les Convulſioniſtes, la dévotion & le culte de M. de Paris? Les uns & les autres ne s'imaginent-ils pas annoncer par ré réſentation la venue d'Elie, & la maniére dont il ſera rejetté des uns, & seconnu des autres? Que deviennent maintenant ces quatre préjugés, qui, s'ils étoient légitimes, juſtifieroient également l'Auguſtiniſme, le Vaillantiſme, & toute ſorte de fanatiſme? Etoit-ce la peine de les produire de nouveau?

Il eſt vrai que cet Ecrivain reléve quelques endroits des *Avis aux Fidéles*, où ces vûes avoient été réfutées, comme pour faire croire au Public que c'eſt une réfutation complette qu'il donne à ſon tour de ces *Avis*. Mais qu'on ne s'y méprenne point; excepté quelques morceaux très-courts, il laiſſe ſubſiſter en entier tous les raiſonnemens ſolides & ſerrés de ces *Avis* : & ſi l'on veut prendre la peine de relire ceux-ci, on y trouvera les réponſes toutes faites aux conjectures arbitraires de l'anonime.

Quant aux chicannes qu'il fait à l'Auteur des *Avis* ſur trois ou quatre endroits, une petite obſervation ſervira de clef pour en trouver la ſolution. C'eſt toujours à la faveu de termes équivoques, qu'il argumente contre lui. S'il veut le forcer par ſes propres principes de reconnoître quelques

Digitized by Google

ques convulsions pour *divines*, il prend quelques endroits des *Avis*, où l'Auteur avoue que quelques convulsions sont *bonnes*. Puis confondant ces deux expressions, *bonnes* & *divines*, il conclut que l'Auteur est donc forcé d'admettre du divin dans quelques convulsions. Levons l'équivoque, & la difficulté s'évanouit. Ce qu'on appelle des convulsions *bonnes*, ce seroit des convulsions d'un malade qui guériroit miraculeusement. Elles sont *bonnes*, c'est-à-dire non vitieuses; mais elles ne sont pas *divines & miraculeuses*, parce qu'elles ne sont que l'effet tout naturel de la douleur que ressentiroit un malade dans le tems qu'il seroit guéri par miracle. Autre équivoque. L'Auteur des *Avis* ne réprouve pas des convulsions qui se trouveroient jointes à une guérison : donc, conclut l'anonime, il doit admettre & respecter des convulsions *guérissantes*. Mais qu'entend ici l'anonime, par des convulsions *guérissantes* ? Il entend tout ce qu'il veut : des convulsions qui seroient la cause physique & miraculeuse d'une guérison : des convulsions d'une Convulsionnaire qu'il prétend avoir la vertu de guérir des malades, étant elle-même en convulsion. L'équivoque consiste en ce qu'il confond le terme de *convulsions de guérison*, avec celui de *convulsions guérissantes* : quoique ces deux choses soient très-différentes. L'Auteur des *Avis* ne réprouve pas les prémieres, mais il méconnoît les secondes. Nous nous contenterons de ce petit échantillon.

Mais que vient faire aujourd'hui cet Auteur avec ses *Préjugés*? Est-ce de quoi il s'agit, lorsqu'une cause commence à s'engager par le fond? On a dû toujours la juger par des principes & non par des préjugés. Les principes sont les régles que la Tradition nous a données pour juger des œuvres divines dans l'ordre des prodiges. Les Consultans, qui ne cherchoient point à faire illusion, ont commencé par là d'abord, parce que c'étoit la seule maniére LE'GITIME de procéder. Les Convulsionnistes ont long-tems différé d'entrer dans cette discussion; soit politique & finesse de leur part, soit défiance *légitime* de la bonté de leur cause. Cependant ils y sont venus enfin; & depuis quelque tems ils se sont mis à raisonner Autorités & Tradition. M. P. vient de donner un recueil de passages qu'il prétend favorables à sa cause; bien-tôt, s'il tient parole, il réfutera la *Tradition* des Problêmes, sans préjudice d'un gros ouvrage fait de bonne main, qui renfermera la doctrine de tous les Peres & de tous les Théologiens, si on en croit le même M. P. & un bruit public qui l'a déja annoncé. Cela étant ainsi, à quoi bon interrompre cette procédure, & distraire le Public du vrai point de la controverse?

Ce n'est, dit on, qu'*en faveur des simples* qu'on a fait imprimer ces *Préjugés*. Mais de quelle sorte de *simples* parle-t-on? Est-ce de ceux qui ne raisonnent point, qui se décident au hazard sur les matiéres les plus contestées, & qui tour à tour disent le oui & le non, suivant que le dernier qui a parlé leur a donné le ton? L'Ecrivain n'aura pas grand honneur d'avoir ramené pour quelque tems à son parti cette troupe d'esprits superficiels : il s'attirera même le reproche d'avoir voulu faire prévaloir sa cause par le nombre, plûtôt que par le poids des suffrages.

Digitized by Google

S'il entend par les *ſimples* à qui il adreſſe ſon Ecrit, un certain nombre de gens raiſonnables & ſenſés, mais qui n'aïant pas d'étude, ne ſont pas en état de ſuivre une diſpute de Théologie ſur des matiéres abſtraites, il aura perdu ſa peine & ſon tems : des hommes qu'on ſuppoſe avoir du ſens & de la conduite, n'auront garde de prendre leur parti ſur des préjugés, des conjectures, des *peut-être*, des vûes d'imagination & de figure, dans une affaire où l'une des deux parties ſe préſente armée de régles & munie de principes ; ſur-tout dans le moment que de part & d'autre l'on eſt en train de diſcuter ces principes & ces régles. Ils ſont trop ſages pour ne pas ſuſpendre au moins leur jugement juſqu'à ce que l'éclairciſſement vraiment *légitime* de l'œuvre s'achéve au tribunal de la Tradition.

Digitized by Google